

Les signes d'une mauvaise conscience

Robert-Claude Bérubé

Number 28, February 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52017ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bérubé, R.-C. (1962). Les signes d'une mauvaise conscience. *Séquences*, (28), 8–9.

Les Etats-Unis s'offrent en exemple au monde comme un pays où règne la liberté, où les droits de chacun sont sauvegardés par une Constitution modèle. Les conflits qui ont, ici et là, agrémenté l'histoire de nos voisins du Sud, sont présentés aux écoliers comme des luttes pour la liberté. Aussi est-il toujours embarrassant pour les dirigeants et les éléments bien pensants du pays de trouver au flanc de la nation la plaie ouverte et douloureuse du racisme. Les préjugés sont tenaces entre gens de races différentes rassemblés des quatre coins du monde pour former en terre d'Amérique une seule nation. Les conquérants de race blanche ont manifesté dans l'ensemble un mépris plus ou moins accentué pour les premiers occupants du sol, les Indiens. La traite des esclaves a amené en territoire américain des êtres encore plus offerts aux préjugés : les Noirs. Enfin les vagues successives d'immigration ont fait déferler sur le pays de nouveaux sujets à la discrimination de la part des citoyens bien installés et jaloux de leurs privilèges.

Au cinéma, on peut dire que rares ont été les films qui ont sciemment encouragé les préjugés raciaux. Mais de nombreux films sont restés tributaires d'une certaine forme de pensée généralisée, sans qu'il y ait intention raciste nettement marquée. Le courant social qui marque le cinéma américain a cependant, surtout en ces quinze dernières années, fait sentir une opposition précise aux préjugés de race.

Les premiers occupants

Longtemps les Indiens furent cantonnés au rôle d'agresseur dans l'épopée nationale que le cinéma présente aux Américains grâce au western. Sauvages emplumés, barbares hurlants, danger constant pour

les signes d'une mauvaise conscience

par ROBERT CLAUDE BÉRUBÉ

les braves pionniers de l'Ouest, telle est l'image sommaire que traçait du Peau-rouge, le western habituel. Image vraiment trop simpliste pour être vraie et peu conforme à la totale vérité de l'histoire.

Dans *Fort Apache*, John Ford permit à un chef indien d'exprimer ses raisons de s'opposer aux Blancs et son adversaire blanc lui-même fut peint en des traits incisifs et condamneurs. Mais c'est *Broken Arrow* de Delmer Daves qui fut la principale occasion de la découverte des problèmes de l'Indien.

Broken Arrow fut un film anti-raciste intelligent, où la compréhension et l'amitié ne parvenaient pas nécessairement à vaincre les préjugés mais les surmontaient par un esprit d'entente supérieur aux injustices inévitables. Le succès de ce film au *box-office* donna naissance à plusieurs imitations plus ou moins réussies. L'un des plus accusateurs parmi les films traitant de la question indienne reste *The Devil's Doorway* d'Anthony Mann ; cette oeuvre pose nettement le problème de l'injustice à la base d'un traitement légal où les Indiens sont tous considérés sans nuances comme des irresponsables. La lutte entreprise par le héros est vouée à la défaite mais le rebelle est ici, comme dans *Apache* d'Aldrich, aussi digne de respect que le pacificateur de *Broken Arrow*.

Dans quelques westerns récents, le problème du racisme dans les relations avec les Indiens a été pré-

senté sans compromis avec la dureté, la férocité qui devait le régir à l'époque. Si le réalisateur n'introduit pas nécessairement dans son récit des éléments de réconciliation, il le condamne par sa présentation implacable. C'est le cas, entre autres de *The Searchers* et *Two rode together* de John Ford ainsi que de *The Unforgiven* de John Huston.

Le rapprochement entre les races n'est pas toujours facile, ainsi que le démontre, entre autres, *Run of the Arrow* : le Sudiste insatisfait qui se joint aux Sioux réussit à accepter leur vie et respecter la dignité de leurs moeurs mais ne peut se résigner à accepter les coutumes cruelles qui leur sont devenues naturelles. Ce film nuancé présente à la fois les bons et les mauvais côtés d'une race trop souvent mal représentée à l'écran.

Les fils de l'esclavage

Si l'injustice envers les Indiens est surtout le fait de générations passées, les brimades qu'on fait subir aux gens de race noire ne sont elles, que trop actuelles. Encore là le cinéma fut plutôt lent à s'éveiller à la réalité des problèmes sociaux et psychologiques suscités par un traitement injuste des Noirs.

C'est l'aspect folklorique de leurs traditions qui intéressa d'abord les producteurs de films ; c'est ainsi qu'on vit naître des films comme *Halleluyah* ou *Green Pastures*. Ailleurs au cinéma, le Noir se voyait

cantonné dans le rôle de domestique jovial et dévoué. En fait le seul film qui, avant la guerre, traita des relations entre Blancs et Noirs fut un film nettement raciste, qui acquit une réputation mondiale par ses qualités artistiques; il s'agit de *Birth of a Nation* de Griffith dont le sujet consistait en une apologie non déguisée du Ku-Klux-Klan.

Kramer ouvrit la digue en 1949, en produisant *Home of the Brave* où la maladie nerveuse d'un soldat noir était attribuée aux brimades racistes qu'il avait subies. La plaie était débridée, et de nombreux films allaient suivre pour exposer divers aspects des luttes raciales. Les injustices qu'elles provoquent (*Intruder in the Dust*, *Sergeant Rutledge*), les émeutes qu'elles suscitent (*The Well*, *No Way Out*), furent présentées sans concession.

Un aspect assez particulier au contexte américain dans cette question de préjugés raciaux donna naissance à un certain nombre de films; il s'agit d'une particularité de pigmentation faisant que certaines gens de race noire peuvent passer pour Blancs. *Pinky* de Kazan, *Lost Boundaries* de Werker, *Shadows* de Cassavetes et, avec moins de succès, *Imitation of Life* et *I Passed for White* ont étudié les conflits psychologiques provoqués chez ceux qui sont doués de cette particularité.

Plusieurs films ont voulu apporter une solution aux conflits; à peu près tous comptent parmi leurs personnages des Blancs aux idées libérales qui cherchent à faire progresser la situation et manifestent de la sympathie aux Noirs. Un film assez original sur ce point est *Edge of the City* où c'est le Noir qui réconforte le Blanc de son amitié parce que des deux, c'est lui qui mène la vie la plus normale et est psychologiquement le mieux équilibré.

Février 1962

Ce tableau présenté par le cinéma est-il juste? Récemment une association noire importante se plaignait que le cinéma ne présentait pas la situation actuelle avec assez d'objectivité. Tout ne se présente pas dans la vie des Noirs en terme de conflits; aussi priait-on Hollywood de donner une place plus importante, et sans en faire des cas à problèmes, les diverses fonctions occupées par eux dans la vie publique. C'est un peu le cas de *Raisin in the Sun* de Petrie et de *Take a Giant Step* de Leacock; films se déroulant presque exclusivement dans le cadre de familles de race noire.

Kramer encore a voulu symboliser la nécessité d'une entente entre les deux races avec *The Defiant Ones*. Blancs et Noirs sont liés irrémédiablement l'un à l'autre dans l'aventure de la nation américaine: aussi bien s'entendre.

Les nouveaux venus

D'autres races vivent au sein des Etats-Unis; la conscience qu'on prend au cinéma américain des relations avec les Orientaux par exemple a été rendue plus vive par la représentation injuste des Japonais provoquée par le dernier conflit. Les injustices commises alors sont évoquées dans quelques films (*Hell*

to Eternity, *Bridge to the Sun*) mais on s'efforce surtout de marquer un rapprochement entre les races. Ce rapprochement va jusqu'au mariage (*Japanese War Bride*, *Sayonara*, *Bridge to the Sun*), étape qu'aucun film américain n'a encore osé présenter dans le cas des relations entre Noirs et Blancs (en Angleterre récemment, le film *Flame in the Streets* évoquait cet aspect du problème).

Parmi les autres groupes ethniques en butte à des préjugés mentionnons les Mexicains (*Giant*, *Salt of the Earth*), et les Porto-Ricains (*Crowded Paradise*, *Twelve Angry Men*, *Young Savages*, *West Side Story*). Retenons en particulier les paroles ironiques d'une chanson de *West Side Story* où l'on évoque les merveilles de la vie au pays de la liberté; oui, conclut la chanson, la vie est vraiment magnifique "when you are a white man in America".

A part *Birth of a Nation* déjà mentionné, l'ensemble des films sur les problèmes raciaux tend à dénoncer le racisme comme un chancre social, une maladie à extirper. Si leurs nuances ne sont pas toujours justes, s'ils manifestent parfois trop de simplisme, ils sont du moins le signe d'une préoccupation constante de justice chez les cinéastes.

A Raisin in the Sun de Daniel Petrie

